

L'ALSACE

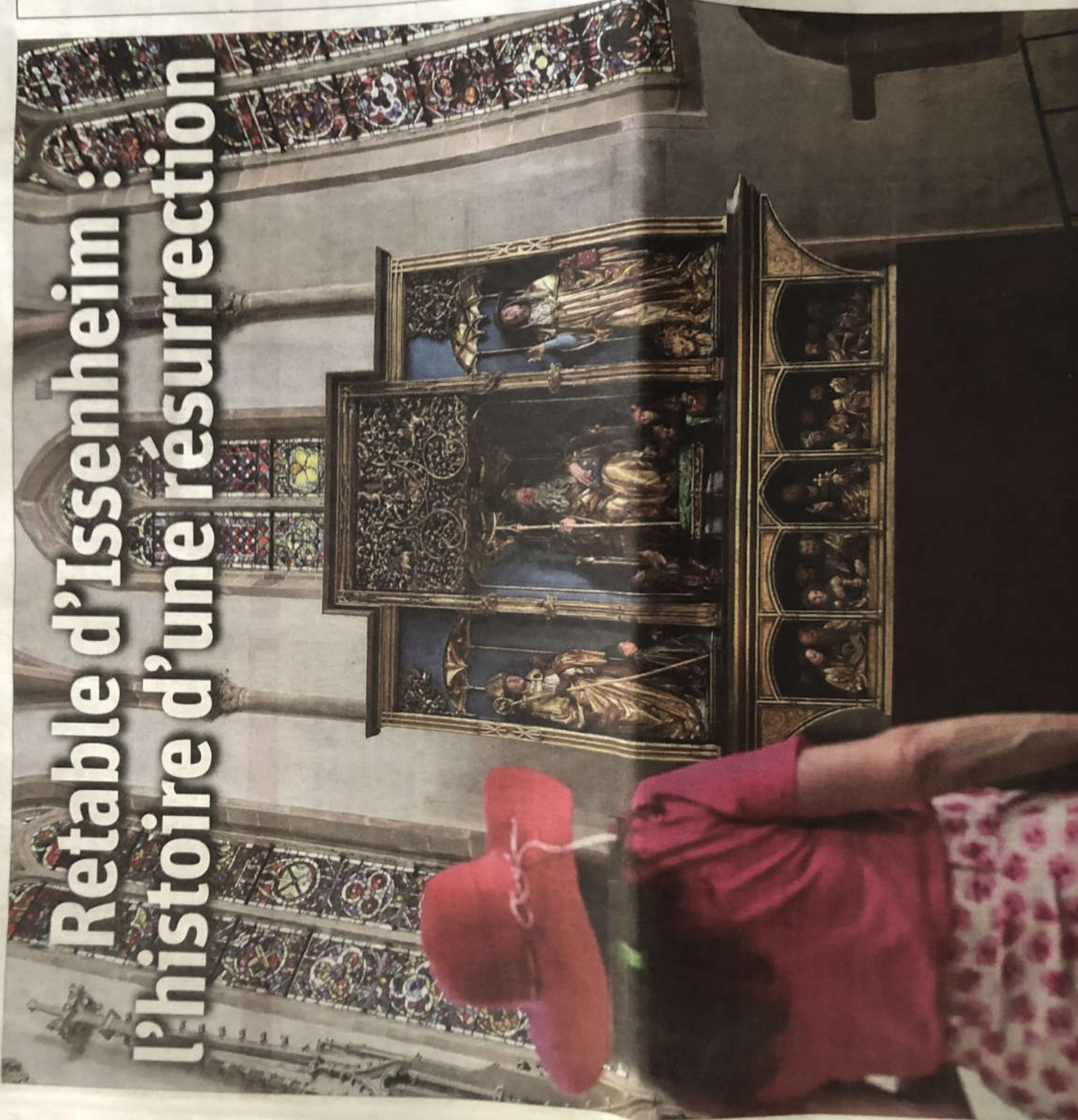
COLMAR - ALSACE CENTRALE*

| www.lalsace.fr |

Jeudi 30 juin 2022

| 1,20 € |

Retable d'Issenheim : l'histoire d'une résurrection



Débutée en 2011, la restauration du retable d'Issenheim, chef-d'œuvre absolu de l'art occidental, exposé au musée Unterlinden de Colmar, vient de s'achever. L'histoire a commencé par un chemin de croix et s'achève par une résurrection. / PAGES 34 ET 35



Les cheveux de la pécheresse

C'est bien connu, la femme est potentiellement une pécheresse... Elle a le pouvoir d'attirer les hommes dans le vice grâce à sa chevelure. D'où, encore aujourd'hui parfois, l'obligation de se couvrir les cheveux...

Marie-Madeleine, ancienne prostituée, femme libre, représentée dans la Bible cette pécheresse, c'est dire qu'il est important qu'elle soit « en cheveux », souligne Pantzika De Paeppe.

Elle porte également un voile, mais, détail capital, il est transparent. Les vernis jaunis masquaient une partie de ses niches blondes alors qu'elle pieure le Christ en bas de la croix; aujourd'hui, elle a retrouvé tout son pouvoir...



La trace du feu

La prédelle représentant la mise au tombeau du Christ, elle aussi, retrouvée ses couleurs. Mais pas que...

Avant la restauration, un respect masquait la trace d'une brûlure liée au cierge qui était allumé jour et nuit devant le retable.

On la voit désormais. L'idée est de montrer au public les marques d'usage, de celles qui apportent des éléments sur la vie de l'œuvre à l'époque du convent des Antonins à Isenheim.

Sur cette photo, on voit aussi une ligne de contour noire sur la partie inférieure du tissu rose au-dessus du manteau rouge de saint Jean. Grünewald utilisait parfois cette technique pour faire ressortir un élément de la composition.

Retable du musée Unterlinden :

PATRIMOINE

Une conservatrice passionnée malmenée mais injustement saluée, une commission régionale pointée du doigt, une directrice des musées de France en colère, des spécialistes qui ferrailent, un journaliste inquiet qui met le feu aux poudres... Et au final, un chef-d'œuvre qui retrouve sa lumière et ses couleurs à Colmar.

Cette histoire a commencé par un chemin de croix pour se poursuivre et s'achever par une résurrection. Cette histoire est celle de la restauration du retable d'Isenheim, chef-d'œuvre absolu de l'art occidental exposé au musée Unterlinden de Colmar. Une restauration débutée en 2011 qui vient

débuter de l'année 2021, jusqu'à mettre en doute les capacités de la société de Schongauer à gérer le musée. Et jusqu'à tenter d'arracher son bébé à l'association pour le confier à un privé, Culturespaces – le projet sera abandonné en septembre 2011. A Colmar, l'ambiance est électrique.

« Ma liste idéale »

Pour être à la hauteur de cette belle enveloppe architecturale à venir, pour être à la hauteur tout court au regard du climat de suspicion ambiant, le musée envisage un programme de restauration d'une partie de ses collections. C'est la conséquence en chef qui rédige une liste, sa « liste idéale », où figurent, notamment, les panneaux peints du retable. Il faut dire que ce dernier est le joyau du musée colmarin : c'est lui, en très grande partie, qui fait venir les visiteurs.

« J'avais vu le résultat de la restauration du retable des Dominicains, d'un autre Grünewald à Karlsruhe, on redécouvrait les couleurs ! Je pensais qu'il était très important que le retable d'Isenheim bénéficie d'un amincissement des vernis qui, en vieillissant, foncent, s'opacifient et écrasent tout », expose Pantzika De Paeppe. Sans compter que l'histoire du dipyque montre qu'il manquait un amincissement des vernis tous les trente ou quarante ans et que le dernier remonté à 1955. Pour la petite histoire, celui-ci a été réalisé en une semaine. Autre temps, autres mœurs...

Bref, c'est ce moment, une opportunité à saisir. En mars 2011, le projet d'amincir les vernis sur le panneau de l'Agresion de saint Antoine ne est soumis à la commission régionale de restauration dirigée par la direction des affaires culturelles. « Il est accepté à l'unanimité », souligne la directrice du musée. On sollicite une restauration de renom, Carole Jaillet. Le choix de l'Agresion n'est pas anodin : il ne présente



Après restauration, les panneaux L'Agresion de saint Antoine et La Visite de saint Antoine à saint Paul ont retrouvé des couleurs et surtout une meilleure lisibilité. Photo L'Alsace

aucune difficulté vu son état et sa gamme chromatique.

L'embrasement

Au printemps, Pantzika De Paeppe demande que soit constitué un comité scientifique. Une première réunion a lieu, puis une seconde le 5 juillet afin de choisir le solvant qui sera utilisé à partir des tests effec-

tés sur le panneau. « On retient l'option la plus légère », note la conservatrice. Dans le comité, certains s'opposent à la restauration. On passe outre, la majorité étant pour.

Quelques jours plus tard, la bombe explose : un article de *La Tribune de l'art*, un web média, dénonce un manque de rigueur et n'écarte pas la possibilité d'une nuisance par le retable. *Libération* suit en évoquant des « dégâts ». Aucun de leurs journalistes ne serait venu sur place. Le milieu de l'art s'enflamme. La presse, dans l'attente d'un festival, saute sur l'info et tous s'embrase.

La directrice des musées de France ordonne de tout arrêter. Pantzika De Paeppe, assaillie par la presse, prend les coups. Les deux restauratrices sont remerciées et ne terminent pas leur travail, comme cela était prévu en septembre. « C'était vraiment injuste », commente Anthony Pontbary, leur collègue qui remporta plus tard le marché. « J'avais proposé de prendre Carole Jaillet dans mon équipe, quelque un au C2RMF [Centre de recherche et de restauration des musées de France] m'a répondu qu'il n'en était pas question ! »

Tout ça pour rien ?

Tout ça pour rien ? Pas tout à fait. Les restauratrices ont enjambé un se-

cond panneau sans en avoir reçu la consigne. Une erreur, même si le projet était d'intervenir sur l'ensemble du retable. Mais là n'est pas le problème principal pour les détracteurs, qui dénoncent principalement la méthode de travail et des commissions et du comité non adaptés au chef-d'œuvre qu'est le retable (lire en page suivante).

Mais concrètement, le retable est-il éabîmé ? En septembre 2011, le C2RMF est missionné pour mesurer l'épaisseur des vernis et vérifier que les restauratrices ne sont pas allées trop loin, qu'elles n'ont pas touché à la couche picturale. Les relevés indiquent qu'il restait 8 microns Pontbary.

« Cela a été un moment vraiment exceptionnel parce que l'œuvre est extraordinaire. On l'a tous vécu comme un grand bonheur. On a eu le privilège de découvrir comment travaillait Grünewald, comment il superposait les couleurs avec différents glacis pour obtenir une intensité et une transparence, comment il posait parfois une ligne de contour noire qui donne une force très graphique. »



Les soldats du panneau La Résurrection. Photo L'Alsace

Matthias Gothart Nithart, dit Grünewald

Grünewald est un peintre et ingénieur hydraulicien allemand du XVP siècle. Ce nom est un pseudonyme utilisé dès le XVII^e siècle pour désigner Matthias Gothart Nithart, né vers 1475-1480 et mort en 1528.

L'œuvre est un contemporain d'Albrecht Dürer, auquel on a longtemps attribué le retable dédié au convent des Antonins à Isenheim, et dont la vocation était d'alerter les personnes frappées par le mal des arbrons, une maladie causée par l'emploi des arbrons. Les pèlerins venaient prier sous l'œuvre, se rapprochant comme le spectateur de cette maladie.



La splendeur jusqu'aux encadrements

Les encadrements aussi ont été restaurés pour retrouver des faux marbres époustouflants peints par Grünewald. C'est particulièrement évident pour ceux de *La Crucifixion*. « Cela a été le coup de théâtre final, une surprise totale », relate Panitzka De Paeppe. Il y a un vrai lien avec les panneaux peints, un jeu de lumière et blanc immaculé de la Vierge. Les précédents avaient été peints en 1933, par un certain M. Müller, peintre décorateur colmarais. Cette « couche » a été enlevée au laser.

Il a fallu aussi réintégrer la couche picturale : « Pendant sept semaines, une personne a posé des milliers de petits points de peinture de couleurs » précise le restaurateur Anthony Pontabry.

CULTURE

la restauration...



Les deux, mêmes panneaux recouverts de vernis jaunis, avant restauration. Photo: musée d'Alsace

Un ultime contrôle et ça repart

Ce dernier rend son rapport en 2014, un rapport qui lave... presque le début de la restauration de tout péché. Sauf celui de la précipitation : « Elles sont allées trop vite », déclarent les restaurateurs. « C'est surtout un problème diplomatique, on ne fait ça pour un chef-d'œuvre comme le retable. » Pour le reste, le rapport valide le travail mené par Carole Juillet et Florence Meyerfeld, affirme que l'œuvre n'a en rien été abîmée, préconise de continuer selon le même protocole et fait ses propositions pour la poursuite de la restauration.

La machine est relancée. « J'étais un cahier des charges au service des musées de France, mais cette fois j'englobe les sculptures du retable et les encadrements », rapporte Panitzka De Paeppe. « Ce serait la première fois qu'on restaurait en même temps l'ensemble de l'œuvre. J'ajoute aussi la création d'une nouvelle structure afin de permettre une évacuation rapide. » Le service des musées de France donne son accord. La campagne se

ra donc beaucoup plus importante que celle envisagée en 2011, ce qui fait dire à Michel Menu, à l'époque responsable au C2RMF, que tout cela a été un mal pour un bien et assure que « Panitzka [De Paeppe] s'en réjouit aujourd'hui ».

« Les premiers coups de coton ont été donnés le 18 novembre 2018 »

Le temps d'un appel d'offres – c'est quand même un projet d'environ 1,4 million d'euros (lire ci-dessous) –, on se retrouve en 2018 pour le démaquage de la restauration. Les sculptures seront restaurées par Juliette Lévy-Hinstin, qui constitue une équipe de dix personnes, et les panneaux et encadrements par Anthony Pontabry et ses 21 collègues. Celui-ci déclarait à l'époque dans nos colonnes : « Ce sera un chantier difficile car hypermédiatisé. »

« Les premiers coups de coton ont été donnés le lundi 18 novembre, au moment de la mise au point du protocole, avec le choix des solvants », se souvient-il. Il aura fallu sept ans de réflexion. Il a aussi redoublé d'attention pour éviter toute

REPÈRES

- 1,4 million d'euros, c'est le coût global de la restauration, y compris l'étude de 2013, la mise en place d'une nouvelle structure métallique permettant d'évacuer rapidement le retable en cas de problème ou encore la publication sur la restauration prévue pour 2024.
- 728 000 €, le prix de la restauration en elle-même. Le devis était au départ de 620 000 €, mais c'était sans compter les habituelles « surprises » de chantier. Des surprises qui vont croître encore, par exemple, le comité scientifique défend le davantage la campagne en levait les repeints de certaines sculptures ou en utilisait pour cela la technique onéreuse du laser. Dans cette optique, 540 000 € ont été consacrés aux panneaux et encadrements, 188 000 € aux sculptures.
- 300 €, c'est le prix journalier de la restauration par l'Atelier Pontabry avec, chaque jour, quatre à sept restaurateurs au travail.
- 11 000 €, le coût de la restauration effectuée en



Sculptures, une renaissance

La restauration des sculptures a été réalisée par l'équipe de Joliette Lévy à Paris. Là aussi, il y a eu de belles surprises. « Avant, les apôtres étaient totalement éraillés au fond de leur calise, ils avaient la même couleur de visage ; aujourd'hui il y a une vraie vie, tous ont une carnation différente, il y a un jeu, une intimité entre eux », analyse la directrice du musée.

Il est aujourd'hui établi que Grünewald ou ses assistants ont peints les sculptures de Nicolas de Haguenau. La restauration a permis de rendre le traitement identique de la polychromie, le même travail des glaces sur les panneaux et les sculptures. On retrouve aussi un pigment très rare, la terre de sinthine, dans le ciel de *La Crucifixion*, la crosse de mailles d'un soldat dans *La Résurrection* et dans la *Gloire* en hermine de saint Jérôme Sculpier.

et la lumière fut

Les vernis, les repeints, les retouches



L'amincissement des vernis se pratique avec du solvant et un bâtonnet, comme ici sur le torse du Christ crucifié. Photo L'Alsace

La restauration des panneaux du retable a consisté à amincir les vernis ou du solvant, un bâtonnet ou un coton. Car avec le temps, ces vernis, qui sont au départ transparents, jaunissent, deviennent parfois marrons et ainsi modifient le rendu, voire recouvrent la composition picturale. Le cahier des charges comprenait également l'enlèvement de retable à l'aide de gel. Car oui, il y a longtemps, on pouvait faire cela : repeindre une partie d'un tableau trop abîmée... C'était le cas, par exemple, sur le manteau de Marie-Madeleine, mais également sur celui, jaune, de l'ange Gabriel ou encore celui, bleu, de la Vierge dans *L'Annonciation*. Mais surtout sur *La Crucifixion* où, en 1903, quelqu'un a appliqué une couche de noir bâtonnet, comme ici sur le torse du Christ crucifié. « Nous, on a travaillé à trois pendant trois semaines pour réintégrer la couleur, cela se fait par point. »

Pour les sculptures, nettoyage et enlèvement des repeints

La « réintégration » de la couleur est la troisième opération effectuée par les restaurateurs. On peut parler de retouches. Elles ont été pratiquées notamment aussi sur le manteau blanc de la Vierge de *La Crucifixion*. Non pas qu'il y ait eu un repeint, poursuit le restaurateur, mais du fait de l'amincissement d'un vernis très foncé, qui a « mis en évidence la filasse, une fibre grise et noire, qui tenait les 26 planches du panneau entre elles. » Pour les sculptures, il a été procédé à un nettoyage des parties soulevées, à un nettoyage pour enlever la « crasse » dans les vernis et à l'enlèvement de repeints principalement au XVIII^e siècle, notamment sur les sols qui ont retrouvé le vert d'origine.

Où il est question des traces du temps ou de la quête des origines



Juliette Lévy-Hinstin, restauratrice responsable de la restauration des sculptures de Nicolas de Haguenau, au Centre de recherche et de restauration des musées de France, à Paris. Photo L'Alsace

À chaque restauration, qui plus est d'un chef-d'œuvre, les spécialistes du monde de l'art bataillent, courant contre courant. S'ensuivent souvent des polémiques. On ne citera que celle pour *La Sainte-Arme* de L'Annonciation. « La question relève presque du débat « philosophique », observe Michel Menu, un ancien du Centre de restauration et de recherche des musées de France, membre du comité de suivi pour le retable d'Issenheim. Lui se positionne en faveur de l'allègement des vernis « afin de retrouver, ou tout du moins de raviver les couleurs sans aller à des extrêmes comme ont pu le faire des restaurateurs en Italie ou en Angleterre ».

« Un débat insuffisant ? La restauration de juillet 2011 à Unterlinden ? Aujourd'hui, Michel Menu ne veut rien à personne, mais il estime que les choses n'ont pas été faites correctement. « Avec ce chef-d'œuvre, qui appartient à l'État, il y avait la nécessité de ne pas faire ça à la va-vite. Les membres de la commission régionale ont manqué de vigilance. Quelqu'un aurait dû dire qu'il fallait un autre protocole. »

Parmi les opposants les plus radicaux à l'épisode de juillet, il y a François-René Martin, un natif de Colmar, directeur de recherche à l'École du Louvre, auteur d'une thèse et d'un livre sur Grünewald. Il conteste la composition de la commission régionale et du comité scientifique : « Le chef-d'œuvre de Grünewald exigeait un comité plus large, avec de plus nombreuses personnalités de l'art, et un long débat avec des historiens de l'art. » Et de questionner : « Que fait-on des altérations et des traces du temps qui sont si importantes dans la réception contemporaine du retable ? » Avant de citer Michel Pastoureau, fameux historien médié-

Un débat insuffisant ?

« La restauration de juillet 2011 à Unterlinden ? Aujourd'hui, Michel Menu ne veut rien à personne, mais il estime que les choses n'ont pas été faites correctement. « Avec ce chef-d'œuvre, qui appartient à l'État, il y avait la nécessité de ne pas faire ça à la va-vite. Les membres de la commission régionale ont manqué de vigilance. Quelqu'un aurait dû dire qu'il fallait un autre protocole. »

Parmi les opposants les plus radicaux à l'épisode de juillet, il y a François-René Martin, un natif de Col-



Photo L'Alsace

PHOTOS: M. WISLITZKI
Nos vidéos et diaporama dans la version en grand format sur le site internet : www.lalsace.fr

juillet 2011.
■ 132 000 €, c'est le coût de l'étude menée par Anthony Pontabry en 2013/2014.

- Gratuit : toutes les campagnes et missions réalisées par le C2RMF, Centre de recherche et de restauration des musées de France sont gratuites, puisqu'il s'agit d'un service public.
- Financements : l'État a donné 250 000 €, la région 500 000 €. La Société Schongauer, qui gère le musée Unterlinden, a cherché des mécènes et lancé un appel aux dons auprès des particuliers, notamment via une machine installée à côté du polyptique. Ce volet représente 80 % de la somme restante – c'est quasi exclusivement du mécénat, les 20 % subsistants étant assurés par l'association.